



HAL
open science

Juan Goytisolo et les deux langues de bois : la littérature face à la dictature et à la démocratie

Henri Garric

► **To cite this version:**

Henri Garric. Juan Goytisolo et les deux langues de bois : la littérature face à la dictature et à la démocratie. Littérature et langue de bois. Quand l'autre parle en moi, Eurédit, 2012, 978-2-84830-162-4. hal-04496935

HAL Id: hal-04496935

<https://hal.science/hal-04496935>

Submitted on 2 Apr 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

La version jointe est une version de travail préparatoire de l'article publié dans

Christine Queffélec et Merete Stistrup Jensen [dir.], *Littérature et langue de bois. Quand l'autre parle en moi*, Paris, Eurédit, 2012.

Juan Goytisolo et les deux langues de bois :
la littérature face à la dictature et à la démocratie
Henri Garric - Université de Bourgogne - CPTC

L'expression « langue de bois » a sans doute son origine dans la langue russe, qui désigne par là la raideur du langage administratif tsariste – et à sa suite surtout du langage soviétique officiel ; cependant, je pense surtout important de réfléchir au contexte dans lequel cette expression s'est généralisée dans notre langue et à partir de notre langue : elle est en effet apparue au début des années 1970 pour désigner le langage des régimes totalitaires communistes avant de s'appliquer plus généralement dans les années 1980 à l'ensemble des langages politiques, totalitaires, autoritaires ou démocratiques. Il me semble qu'il faut voir dans cette extension métaphorique, plutôt qu'un affadissement, le signe d'un mode d'interrogation sur le politique propre aux années 1970 et 1980. Ces années voient en effet simultanément fleurir une critique des régimes communistes, jusqu'alors épargnés par une partie de l'intelligentsia occidentale et aussi une critique interne de la démocratie : on reproche à la parole démocratique d'être confisquée par une classe sociale et on craint que son déploiement libre ne soit bloqué par des stratégies rhétoriques d'aliénation. Cette lecture a notamment été menée par la théorie critique de l'Ecole de Francfort et par ses héritiers. La notion de « langue de bois » dans ce contexte se comprend à la fois comme ce qui pointe un défaut de la parole démocratique (elle n'est pas démocratique ou pas assez démocratique) et ce qui conserve un certain optimisme démocratique (si l'on dénonce le « langage de bois » c'est pour restaurer l'idéal démocratique dans sa pureté). On peut comprendre cette dialectique dans les termes qui sont ceux des travaux de Jürgen Habermas¹. Le philosophe allemand pointe comment, dans les sociétés démocratiques, la discussion est bloquée par les techniques de communication qui la soumettent à une stratégie – qui cherchent à imposer une

¹ Jürgen Habermas, *L'Espace public : archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, Paris, Payot, 1978.

opinion. Un certain usage de la rhétorique, celui des « conseillers en communication, est ici visé, qui transforme la parole démocratique en « langue de bois ». Mais en même temps, Habermas conserve un optimisme certain vis-à-vis de la discussion démocratique : la « langue de bois », les stratégies de maîtrise de la communication, sont comme un hommage rendu par le vice à la vertu, une reconnaissance que l'horizon sur lequel se fonde la communication est au bout du compte l'entente, l'accord qui n'est pas un consensus tiède mais la reconnaissance, dans l'échange d'arguments rationnels, de la vérité. La critique de la langue de bois a ainsi pour horizon une « éthique de la communication » qui pourrait faire advenir un « consensus intersubjectif » rationnel. Si l'on se place de ce point de vue, la littérature ne saurait par elle-même définir ce qui se joue dans la « langue de bois ». Certes, la littérature, parce qu'elle s'empare des discours existants, joue le rôle d'une herméneutique critique des langages figés par une logique techniciste. C'est là la position que Barthes a régulièrement défendue dans ses textes des années 1970 : face au blocage des idéologies, le Texte intervient dans la « guerre des langages » pour dégonfler les évidences figées et proposer un usage libre de la langue. Ainsi dans *Le plaisir du texte* la tendance des « parler » à chercher l'hégémonie ouvre à la possibilité de découvrir, dans le plaisir de la lecture, un « autre langage », sans lieu, hors de la guerre des langages².

Mais on voit bien où s'arrête ici le rôle de la littérature si on la comprend seulement comme ce qui met en lumière le « fascisme de la langue » : si elle peut révéler au lecteur les insuffisances des langages, leurs conflits et leurs blocages, elle ne peut mettre en œuvre une refondation authentique de la parole démocratique. Toute la question reste alors de savoir si, par delà sa fonction critique, qui la constitue en quelque sorte en prolégomènes à l'idéal démocratique et au consensus fondé par l'éthique de la communication, la littérature peut faire signe vers une telle théorie de la communication. Je m'appuierai, pour poser cette question, sur l'œuvre de Juan Goytisolo. Cette dernière présente en effet l'intérêt de s'élaborer dans le contexte même qui est celui de la « langue de bois » : Goytisolo a grandi sous le franquisme et ses premières œuvres s'élaborent dans la perspective presque unique d'une opposition au régime du caudillo ; cependant, contrairement à la plupart des écrivains espagnols de sa génération, il a assez rapidement choisi l'exil et la plupart de ses œuvres ont été écrites depuis la France. Son « œuvre de rupture » s'élabore ainsi dans le contexte même où naît la « langue de bois » et la réflexion critique sur la langue : il fréquente à cette époque

² Roland Barthes, *Le plaisir du texte* (1975), dans *Œuvres complètes*, 1972-1976, tome IV, Seuil, 1995, p. 236.

Sartre, Simone de Beauvoir, Barthes, entre autres,³ et reprend régulièrement à son compte les « théories du texte » et notamment la réflexion bakhtinienne sur le carnivalesque⁴ (qui est au cœur de la critique des langages).

Juan sans terre est écrit au moment même de la mort de Franco et comme tel il accompagne la réflexion sur cet événement mené par ailleurs dans l'article « In memoriam F.F.B. 1892-1975⁵ » : alors que l'auteur devrait être à cette époque définitivement libéré du poids du sur-moi dominateur imposé par le régime franquiste, le livre multiplie les figures d'autorités qui prennent la parole et s'imposent dans des situations de domination. Ainsi dans les premières pages du roman du « Père Vosk », aumônier des esclaves noirs dans une plantation cubaine ; ainsi du colonel Vosk rencontré dans les rues d'Istanbul et qui prêche l'abstinence sexuelle au narrateur ; ainsi du docteur Vosk qui tente d'imposer à l'auteur les normes du roman réaliste ; ainsi surtout de la « voix nasillarde » qui, au centre de l'ouvrage vient reproduire le discours de l'Espagne éternelle. La voix dogmatique de l'Espagne fait ainsi retour de façon obsédante auprès de l'écrivain comme si elle ne voulait jamais le quitter et qu'il lui fallait toujours repasser par elle pour trouver enfin une expression libre :

quand les voix rauques de la tribu que tu méprises offensent tes oreilles, tu restes tout surpris : que veulent-ils de plus ? : n'as-tu pas payé ta dette ? : l'exil a fait de toi un être différent, qui n'a rien de commun avec celui qu'ils ont connu : leurs lois ne sont plus tes lois, leur code n'est plus le tien (...) la liberté des parias te convient, tu ne reviendras pas en arrière tu t'accrocheras avidement à ton anomalie magnifique⁶

Le livre rejoue donc le rapport de domination / libération qui lie et oppose l'écrivain à la langue dogmatique et orthodoxe de l'Espagne éternelle. Il met donc d'abord en scène la violence par laquelle cette voix s'impose au narrateur, l'écriture mimant une dépossession progressive. Dans les premières lignes le narrateur s'adresse à lui-même en des termes nettement autobiographiques : « centrer ton intérêt sur la trajectoire exemplaire du pays qui a cessé d'être le tien et qui aujourd'hui pour toi ne signifie plus grand-chose »⁷ ; il cite ensuite la voix de l'orthodoxie, en marquant encore la distance qui l'en sépare : « depuis l'époque où, comme le faisait remarquer un petit rigolo de ta faune, la Péninsule aujourd'hui unifiée était

³ Voir à ce propos son autobiographie, Juan Goytisolo, *Les royaumes déchirés* (1988), Paris, Fayard, 1995, collection « Stock Bibliothèque cosmopolite », traduit du castillan par Joëlle Lacor.

⁴ Voir en particulier les articles de *L'arbre de la littérature*, Paris, Fayard, 1990, traduit du castillan par Joëlle Lacor, où la référence à Bakhtine est constante, implicitement ou explicitement (« Quevedo: l'obsession excrémentielle », p. 79-98, par exemple).

⁵ Juan Goytisolo, « In memoriam F.F.B. 1892-1975 » dans *Pájaro que ensucia su propio nido. Artículos y ensayos*, Barcelona, Galaxia Gutenberg, 2001, p. 21-27.

⁶ Juan Goytisolo, *Juan sans terre* (1977), Paris, Seuil, 1996, traduit du castillan par Aline Schulman, p. 53 ; *Juan sin tierra* (1975), Barcelona, Seix Barral, 1985, collection « Biblioteca Breve ».

⁷ *Ibidem.*, p. 133.

un espace peuplé d'êtres divers, multicolores, corrompus, passé honteux qu'il fallait cacher⁸ » ; enfin, le discours se prolonge et finit par se développer pour lui-même, la référence à l'autorité intellectuelle de Menéndez Pelayo n'étant plus présentée ironiquement mais comme une autorité morale : « juifs, sodomites, bigames, luthériens qui, invoquant la tolérance, laquelle, comme l'a écrit Menéndez Pelayo, est le fait d'un entendement d'eunuque ou d'impuissant⁹ ». La voix de l'orthodoxie a encore réussi à s'imposer et l'auteur lui laissera libre cours :

la voix du rigolo a graduellement couvert la tienne et tu écouteras son discours monotone, immuable, tandis que, depuis les livres empilés près de la table, dans le classeur disgracieux et dans ta minuscule bibliothèque d'autres voix affligées, frénétiques, discordantes, te sollicitent et t'insultent, réclament à grands cris leur tour, le droit inaliénable, mais refusé durant des années, des lustres, des siècles, à la parole, dans la noire solitude du cachot ou de la salle de torture, dans le lourd silence d'une demeure sans cesse assiégée par les délateurs ou dans la rauque clameur de la foule autour de bûchers, voix étouffées, supprimées, histoire clandestine de milliers d'ex-compatriotes qui n'ont pu s'échapper comme toi¹⁰

La violence par laquelle la voix éternelle de l'orthodoxie espagnole s'impose à celle du narrateur reproduit donc le processus par lequel elle s'est historiquement imposée aux voix hétérodoxes espagnoles et dont Goytisolo a fait l'objet de son étude dans sa traduction en castillan de l'œuvre de José-Maria Blanco White¹¹ ou dans son livre publié en 1969 en Allemagne, *España y los Españoles*, consacré notamment à Fernando Rojas, Feijoo, Jovellanos ou Georges Borrow, l'auteur de *La Biblia en España*¹². Le passage présente donc un enjeu qui associe littérature, politique et histoire. Il propose à l'évidence une charge ou un *pastiche satirique*¹³ du discours franquiste. On note en particulier une syntaxe marquée par des effets rhétoriques, répétitions, énumérations, symétries, antithèses, dont je ne donnerai qu'un passage en exemple :

YES OUR COUNTRY IS DIFFERENT

cette expression, aujourd'hui populaire dans le monde entier grâce au dévouement efficace et opportun de nos consulats et de nos agences de tourisme, n'est pas simplement un thème ingénieux de propagande mais correspond à une réalité indiscutable que seuls les aveugles ou les fous oseraient mettre en doute : quel autre pays, hormis le nôtre, serait capable d'offrir au voyageur un

⁸ *Ibid.*

⁹ *Ibid.*, p. 134.

¹⁰ *Ibid.*, p. 134-135.

¹¹ José María Blanco White, *Obra Inglesa*, traduit de l'anglais en castillan par Juan Goytisolo, Buenos Aires, Formentor, 1972.

¹² Juan Goytisolo, *España y los españoles* (1969), Barcelona, Lumen, 2002.

¹³ J'emploie ce terme au sens que lui donne Genette dans *Palimpseste. La littérature au second degré* (1982), Paris, Seuil, 1992, p. 40 : « Je propose (...) de (re)baptiser (...) charge (et non plus, comme ci-devant, parodie) le pastiche satirique (...) »

folklore aussi riche en usages et coutumes qui n'ont pas leurs pareils aux quatre coins du monde ? : quelle nation, sinon la nôtre, serait capable d'offrir au visiteur curieux, avide de sensations inconnues et d'émotions fortes, des spectacles aussi colorés, animés et originaux que ceux qu'il peut voir sans payer (...) dans les très typiques arènes des principales villes de la Péninsule ? : extraordinaire dépaysement, fantastique breakaway, qui le transporte soudain à des milliers de kilomètres de distance tandis qu'il contemple, fasciné, les préparatifs de notre fête très authentique et singulière ! : cérémonie funèbre et cependant joyeuse, incomparable rituel de vie et de mort qui exalte les cœurs les plus sereins et explique le climat liturgique, le zèle religieux des innombrables familiers, consultants et amateurs qui remplissent à longueur d'année balcons et gradins¹⁴

Le pastiche d'une langue marquée par une rhétorique ampoulée est par ailleurs visible dans un usage très cliché des épithètes : les visiteurs sont « curieux », les arènes, « typiques » ; le dépaysement est forcément « extraordinaire », ce qui est de l'ordre du pléonasmе, les émotions, « fortes ». L'association de « réalité » et « indiscutable » est du même ordre, mais elle pointe par ailleurs un discours qui ne cesse d'exposer sa dimension de certitude, déniaut ainsi au locuteur la possibilité d'une contradiction. Il s'agit bien d'un exemple de « langue de bois » : on trouve ici tout à la fois la raideur d'une rhétorique figée et la soumission par les stéréotypes de celui à qui le discours doit s'adresser. Cependant, Goytisolo ne se contente pas de ce travail de pastiche. Il va révéler l'implicite de ce discours en le déplaçant vers un objet *a priori* inattendu ; ainsi le passage cité plus haut qui semblait annoncer une apologie de la corrida, ce que confirmait notamment la référence à *Mort dans l'après-midi* d'Ernst Hemingway, s'applique en fait à l'institution des autodafés de l'Inquisition. L'anachronisme qui situe ces bûchers publics dans l'Espagne franquiste a une double fonction : il crée un effet d'étrangeté qui déréalise¹⁵ la langue de bois et accentue ainsi le pastiche (on peut parler d'une incongruité qui désactive le discours à l'aide du rire) ; surtout, il révèle l'héritage historique présent dans la langue de bois franquiste et à partir de cet héritage la dimension de violence présente dans le régime. Le même procédé apparaît quelques pages plus loin quand le souverain justifie son infailibilité par un argument pour le moins surprenant :

afin que disparaisse de notre sol jusqu'à l'idée que la souveraineté réside hors de ma royale personne (...) j'ai décidé la création d'un Conseil composé de sages, de dignitaires, de représentants des chefs de famille et autres autorités pour expliquer à mes sujets bien-aimés les raisons et arguments irréfutables qui établissent le caractère providentiel et divin du pouvoir exécutif incarné dans mon auguste et toute-puissante volonté, avec instruction formelle de faire parvenir jusqu'au peuple un nombre restreint de notions de base, essentielles, et par conséquent pleinement accessibles même aux esprits les plus simples et bornés, dans le but de contrecarrer la diffusion clandestine de doctrines étrangères selon lesquelles les citoyens seraient responsables

¹⁴ Juan sans terre, p. 139.

¹⁵

devant la loi et décideraient de l'avenir de la nation suivant la sinistre arithmétique de la majorité, négligeant jusqu'à nouvel ordre l'énorme masse de preuves historiques accumulées par notre dynastie vénérée, au fil des siècles, pour centrer directement notre attention sur l'aspect philosophique du problème : le fondement scientifique de notre indiscutable mais bienfaitante supériorité : manifeste (...) dans un système digestif délicat et quintessencié qui exclut ab initio toute émission viscérale puante, toute évacuation abjecte de sentine : croient-ils vraiment, ces petits imposteurs prétentieux et téméraires qui divulguent d'obscur et étranges théories, que ma royale personne et celle des membres révérends de ma famille défèquent dans des tranchées empuanties et lavent ensuite leur orifice avec un peu d'eau sale ? (...) il est connu qu'il existe un point où l'animal et l'homme sont nettement inférieurs à la plante et à l'arbre : il consiste en ceci que les superfluités des derniers sont précieuses et plaisantes tandis que celles des bipèdes et des quadrupèdes sont nauséabondes, abominables (...) : voilà bien le quid du problème ! : qui osera soutenir que mon insigne et illustre personne est qualitativement inférieure aux plus simples espèces végétales ? : un enfant au berceau repousserait avec indignation pareille ineptie ! (...) Dieu par l'intermédiaire de sa Divine Avocate, élève pas à pas ses créatures au stade supérieur et odoriférant et, en récompense des services rendus par notre sainte et dévote famille, Il lui a permis de gravir un échelon supplémentaire dans l'abrupte échelle qui mène de la puanteur au parfum, du quadrupède à l'ange, et Il l'a prouvé aux yeux de tous par un miracle simple et édifiant : en nous faisant expulser sans bruit ni fureur, avec élégance et noblesse, une gamme très variée d'arômes, de baumes et d'essences qui, artistiquement présentés dans des petites bouteilles ou des flacons, peuvent être achetés à des prix défiant toute concurrence dans les grandes pharmacies et drogueries du pays : leur qualité inimitable et exemplaire leur a valu aussitôt les faveurs du public et a mis fin à la prédominance traditionnelle des produits français aussi trafiqués que surfaits, pour leur substituer sur notre marché national une demi-douzaine de marques au prestige solide et mérité, « Haleine royale », « Sortilège dynastique », « Sourire princier », « Nuits dans les jardins du palais », « Baiser suzerain », « Fleur monarchique », et pas une dame des plus huppées, pas un homme à la page qui ne les acquièrent et ne s'en parfument, fiers d'exhaler en public une aura embaumée qui est à la fois marque personnelle de distinction et synthèse magistrale de notre fastueuse et superbe monarchie¹⁶

La situation est sensiblement plus complexe pour le deuxième roman que je vais étudier, *La longue vie des Marx*. Écrit dix-huit ans après la mort de Franco, il ne présente plus un affrontement unilatéral entre une voix d'autorité et la littérature – mais, prolongeant l'intuition de *Juan sans terre* selon laquelle il peut exister une continuité entre la « langue de bois » de l'orthodoxie franquiste et la « langue de bois » de la démocratie libérale, il démultiplie les figures de la langue autoritaire. Ainsi les personnages parlant la langue de bois peuvent très bien appartenir à des « camps » opposés. L'intrigue se déroule dans l'Europe des

¹⁶ Juan Goytisolo, *La Longue vie des Marx*, Paris, Fayard, 1995, traduit du castillan par Claude Bleton, p. 154-157 ; *La Saga de los Marx*, Barcelona, Mondadori, 1993.

années 1990, juste après la chute des démocraties populaires. Juan Goytisolo imagine que Karl Marx et sa famille continuent à vivre à Londres ; ils doivent donc affronter les journalistes qui veulent connaître leurs avis sur l'échec du communisme, ils assistent à la télévision à la diffusion d'un téléfilm consacré à leur vie, *La Baronne rouge*, ils s'entretiennent avec le narrateur. Dans un tel contexte, il paraîtrait naturel que la langue de bois apparaisse surtout comme une survivance de l'idiome stalinien et le narrateur rencontre en effet un personnage, Angel García, orphelin asturien recueilli par l'Union soviétique, qui prononce une véritable « ode à Staline » :

nous vivions à l'époque du Géorgien, du grand Joseph Vissarionovitch ! on nous éleva dans le culte de sa personne, modèle et somme de toutes les vertus et de toutes les grandeurs ! c'était notre Père et notre Chef bien-aimé ! nous pensions à lui jour et nuit, nous lui étions reconnaissants de ses faveurs, nous admirions son infinie bonté, sa sagesse et sa clairvoyance ! nous apprenions par cœur ses mots d'ordre, haïssions ses ennemis ! nous savions que certains d'entre eux s'infiltraient parmi nous et feignaient de le révéler pour mener à bien leurs plans de sabotage économique et terroriste ! qu'ils soient nos parents, nos frères ou nos amis, notre devoir était de les dénoncer sans hésitation, de prouver ainsi notre patriotisme et notre loyauté à qui nous protégeait et montrait le chemin d'une révolution visant à balayer toutes les injustices ! combien de fois ai-je rêvé de me sacrifier et de mourir pour lui ! de lui prouver mon amour et ma fidélité en démasquant un nazi-trotskiste ! je le suppliais de me concéder la grâce de découvrir un complot et de faire partie du peloton d'exécution qui effacerait implacablement l'ordure de la face du monde¹⁷ !

Cependant, ce sont surtout et avant tout les acteurs contemporains du monde libéral qui sont visés : l'éditeur dont les conseils ramènent systématiquement à une version stéréotypée de la littérature, une universitaire américaine féministe qui est incapable de comprendre le monde hors des rapports de domination hommes / femmes, un « néolibéral défenseur de la pensée faible », un journaliste de la NBC. Le seul personnage (outre le narrateur, mais ce dernier ne prend que très rarement la parole) qui échappe à la raideur du discours est une sorte de clown, réincarnation contemporaine de Bakounine, qui multiplie les happenings provocateurs : déguisé en milliardaire américain, il fait la manche dans le métro parisien en tenant un discours aberrant :

établir la liste complète de mes biens serait agaçant et interminable, la dernière édition du Who's Who me consacre un chapitre spécial d'une vingtaine de pages et dans la conjoncture actuelle du marché, ouvert aux initiatives de toutes sortes, ma fortune, mesdames et messieurs, augmente de jour en jour ! (...) mais cela ne suffit pas (...) non, cela ne suffit pas !
peu m'importe de savoir que l'intérêt global de mes biens me rapporte six cents dollars par minute !, je suis vorace, il m'en faut plus !, le désir d'avoir tout ce que je n'ai pas me tourmente

¹⁷ *Ibidem.*, p. 136.

nuit et jour, voilà pourquoi je suis ici, je sollicite votre aide pour devenir encore plus riche, que celui qui dispose de cent francs me donne cent francs !, et s'il en a que cinq, va pour cinq !, un geste de générosité, aussi petit soit-il, augmentera mon capital et assouvrira momentanément mon avidité infinie¹⁸ !

On retrouve ici le procédé qui consiste à créer une distanciation vis-à-vis du langage (ici en associant richesse et mendicité) et à pasticher les caractéristiques de la langue de bois pour les pousser à la limite en révélant ses présupposés (ici, la rapacité insatiable). De ce point de vue, le roman reconduirait le schéma que nous avons étudié à propos de *Juan sans terre*, associant une destruction de la langue de bois et le pouvoir créateur absolu de la littérature : « le monde actuel se prête à ce genre d'actes contre le conformisme et les bobards de notre société¹⁹ ». Pourtant, on ne saurait prétendre que le livre ne présente qu'une « guerre des langages » neutre où chacun serait simplement retourné par la vertu du carnivalesque littéraire. La multiplication des débats et des réflexions autour de l'œuvre de Marx ne tourne pas à vide. Elle tend à mettre en place une véritable discussion sur les causes de la langue de bois en interrogeant l'autoritarisme de la pensée. L'hypothèse selon laquelle la dérive totalitaire des régimes marxistes trouvait son origine dans l'œuvre du philosophe et surtout dans sa pratique du militantisme est énoncée explicitement par le narrateur, mais Marx y répond lui-même de façon circonstanciée en détruisant ironiquement le discours du narrateur (« je vois que vous avez très bien digéré les lectures à la mode²⁰ ») et en opposant à sa propre figure d'autorité celle du comte de Beust, chancelier autrichien qui en 1848 appelait à la création d'une « contre-Internationale » des patrons²¹. Ainsi, on ne saurait identifier d'une part une autorité – détenue par la « langue de bois » – et de l'autre une contre-autorité détenue par la littérature. Les autorités sont multiples, toujours menacées par la critique, mais aussi – et c'est ce qui nous éloigne du scepticisme critique de la guerre des langages – toujours susceptibles d'être prises, dans le cadre fictif, au sérieux. J'en vois un exemple important dans le traitement réservé au discours de Miss Lewin-Strauss, l'universitaire féministe américaine. Le discours de cette dernière est certes caricaturé et réduit à une forme de langue de bois : alors que l'éditeur lui a demandé de juger le roman en cours d'écriture et que le narrateur, pris au dépourvu, s'est contenté de recopier une lettre de Jenny Marx, donnée comme monologue à la première personne, la réaction de l'universitaire apparaît comme particulièrement stéréotypée : « je ne veux pas dire par là que le récit de la misère de Jenny ne m'émeut pas, ni

¹⁸ *Ibid.*, p. 30.

¹⁹ *Ibid.*, p. 193.

²⁰ *Ibid.*, p. 143.

²¹ *Ibid.*, p. 145.

que ses vicissitudes et que ses peines me laissent de marbre ! pourtant, un vrai romancier devrait dépasser la simple anecdote, analyser à fond ce rôle de victime consentante²² ! »
Pourtant, les arguments qu'elle développe à la suite ne sont pas sans intérêt :

Ms Lewin-Strauss : ce n'est pas le sujet ! inutile de tourner autour du pot et de se perdre dans des détails, le problème n'est ni individuel ni psychologique, il est philosophique et doctrinal ! la théorie marxiste selon laquelle l'égalité sexuelle des femmes serait le résultat de leur indépendance économique privilégiait la lutte des classes aux dépens de celle des relations de pouvoir entre femmes et hommes ! la libération de la femme, prétendait Engels, serait le fruit des changements objectifs de la société ! mais aucun des deux compères n'a vu la nécessité que les femmes prennent une part active au processus émancipateur ! le pouvoir inégal entre les deux sexes dans la société capitaliste s'estomperait-il miraculeusement avec le triomphe de la Révolution ? qu'est-il arrivé en U.R.S.S. à Alexandra Kollontai et aux féministes menchéviques ? les marxistes orthodoxes appliquèrent au pied de la lettre les recettes et les idées de leur fondateur ! les malheurs de Jennychen et de Laura n'étaient pas le résultat, comme elles le croyaient elles-mêmes, de circonstances personnelles, mais la conséquence de leur soumission à la société masculine qui les écrasait²³ !

Or ces arguments rejaillissent par la suite et infléchissent explicitement le discours du narrateur au moment où il rend compte des filles de Marx :

mille questions, issues peut-être des observations incisives de Ms. Lewin-Strauss, revenaient frénétiquement sur tes lèvres
comment expliquer qu'une femme théoriquement émancipée et cultivée comme elle ait pu accepter une telle tyrannie domestique, une forme d'esclavage plus virulente que celle que Maure avait dénoncée avec véhémence au cours de sa vie ? avait-elle appris dans son enfance à considérer la cellule familiale comme un domaine strictement privé sans aucune projection sociale²⁴ ?

Cette prise en compte des arguments de l'autre montre que l'écriture n'entretient pas seulement un rapport critique à la langue de bois qui la placerait dans une situation d'exotopie, extérieure aux discours qu'elle dégonfle. Elle rétablit ainsi un principe de discussion qui place à l'horizon un accord potentiel des arguments. En ce sens, le discours de Marx n'est pas seulement convoqué afin d'en dégonfler les tendances autoritaires : la dénonciation de la langue de bois marxiste est une façon de ramener au débat autour de ses diagnostics socio-économiques et des conditions de transformation de la société capitaliste. Elle prend ainsi place dans un contexte de relecture critique et de réappropriation de l'œuvre

²² *Ibid.*, p. 119.

²³ *Ibid.*, p. 123-124.

²⁴ *Ibid.*, p. 166.

de Marx ; significativement, elle est publiée l'année même où Derrida publie ses *Spectres de Marx*²⁵.

Ainsi, autour du déplacement qui s'opère dans l'œuvre de Goytisoló d'une critique presque exclusivement tournée vers le franquisme (même si les dérives autoritaires des régimes démocratiques y étaient déjà envisagées) à une présentation tout azimuts des formes multiples de la langue de bois, il me semble que se joue un déplacement plus essentiel de la littérature d'un modèle de la parole critique – qui a dominé dans les années 1960-1970 – à un modèle qui revient aux conditions de l'échange rhétorique. Goytisoló profite de la richesse de sa réflexion sur la politique et les différences de glissement du démocratique à l'autoritaire pour faire signe vers une parole authentique de la discussion et de l'accord.

²⁵ Jacques Derrida, *Spectres de Marx*, Paris, Galilée, 1993.